

## #Bookcamp4 : L'économie de la correction

A l'occasion de la [4e édition du Bookcamp](#) qui se déroulait au Labo de l'édition à Paris, samedi 24 septembre, retour sur l'un des ateliers proposé par Abeline Majorel l'infatigable lectrice de [Chroniques de la rentrée littéraire](#), sur le thème de l'organisation du circuit de correction à l'heure du numérique.

Comment ce circuit s'organise-t-il dans l'édition traditionnelle et dans le numérique ?  
Les techniques des uns et des autres peuvent-ils aider à optimiser une meilleure "correction permanente" ? Comment récupérer les corrections des lecteurs et les traiter ?

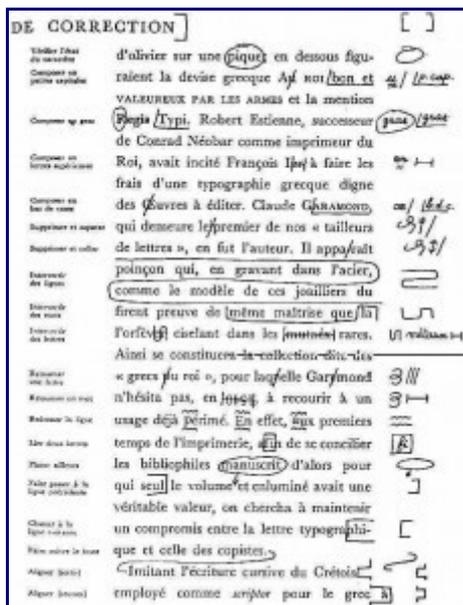
Le [Comité de lecture](#) est une association de lecteurs bénévoles qui produit pour chaque lecture acceptée un retour de lecture argumenté, pointant les incohérences, les fautes, offrant une appréciation de lecture argumentée, mais bienveillante. Ce site est une boîte aux lettres qui reçoit en moyenne trois textes par jours d'auteurs de premiers ou de seconds romans qui se demandent pourquoi ils ne sont pas publiés, explique Delphine Schilton, sa principale animatrice. Le comité de lecture s'est créé sur un constat : personne n'aide les auteurs. Les éditeurs envoient le plus souvent une lettre de refus, sans explication ni motivation. Il faut donc qu'il y ait des gens un peu fous, qui mettent quelques compétences et un savoir-faire pour permettre aux auteurs d'exister. Peut-il y avoir un auteur sans lecteur ? Barthes disait que l'écrivain a une place formidable dans notre société, au nom de laquelle il sera toujours exploité. C'est un peu en réaction à cela qu'est né le Comité de lecture. Dans ce dispositif participatif de lecture un peu traditionnel, comme dans les dispositifs plus récents comme [MyMajorCompany Books](#) ou [M@n](#) de Léo Scheer, l'appréciation, la correction et la sélection reposent tout entier sur les interactions des seuls lecteurs entre eux et avec les auteurs.

### Pro-Lexis : correcteur officiel de toutes les maisons d'édition

Abeline Majorel a longuement discuté avec Brigitte Jenssen, correctrice extérieure pour plusieurs maisons, qui lui a expliqué qu'il n'y a plus qu'une correctrice en poste, feu rue Sébastien-Bottin. En 10 ans, c'est une trentaine de correcteurs qui ont été licenciés. Même chose dans la presse : *Le Monde* est l'un des rares journaux où il y en a encore. Ces dernières années, les maisons d'édition qui ont le plus supprimé de correcteur c'est Gallimard, le Seuil et Grasset alors que leur production n'a pas faibli.

Dans les maisons d'édition, il reste encore des lecteurs-correcteurs extérieurs, pilotés par les assistants d'édition. Payés au signe (10 euros les 12 000 signes), ils touchent en moyenne 1200 euros par mois pour corriger l'équivalent de 12 romans. Le lecteur-correcteur reçoit le texte brut. Il doit préparer la copie, en vérifier la cohérence, et faire une correction typographique, grammaticale et orthographique. Il intervient le plus souvent directement sur le texte, mais sur une copie papier de celui-ci, jamais sur un fichier.

Dans beaucoup de maisons, il n'y a plus de second passage de correction, comme cela se pratiquait avant. Cela arrive parfois. Auquel cas, ce second correcteur travaille sur épreuves, avec pour objectif de débusquer les dernières incohérences et enlever les coquilles. Dans les maisons où il y a encore deux passages de correction, on renvoie le plus souvent le même texte au même lecteur-correcteur, ce qui assure une continuité dans la correction, alors qu'un autre regard aurait peut-être permis de voir d'autres erreurs.



Ce qu'il faut savoir, c'est qu'ils ne corrigent pas sur fichier, mais

sur papier. La raison principale est que la taxinomie des corrections (le "[code typo](#)"), n'existe qu'en signe écrit, mais pas pour l'informatique. Les lecteurs-correcteurs s'appuient aussi sur des normes orthographiques et grammaticales (notamment pour les difficultés de concordance des temps) : ainsi, on se conforme plutôt au [Girodet](#) chez Gallimard, alors qu'au Seuil on préfère [Jouette](#).

Le lecteur-correcteur met une dizaine de jours à corriger un livre, selon l'état du manuscrit (il en corrige souvent plusieurs en même temps). Bien souvent encore, il fait un court travail en tête à tête avec l'auteur une fois ses corrections proposées pour valider les plus importantes avec l'auteur. Le passage de deux relecteurs était souvent plus convaincant, car l'auteur se faisait dire souvent deux fois les mêmes remarques qu'il acceptait alors plus volontiers de corriger. Bien sûr, il y a toujours des livres sur lesquels il n'y a rien à faire, comme ce fut le cas de *Trois femmes puissantes* de Marie NDiaïe, mais cela demeure rare.

Dans la plupart des maisons d'édition, déplore Abeline Majorel, les correcteurs ont été remplacés par [Pro-Lexis](#), le logiciel de correction orthographique, grammaticale et typographique qu'utilise massivement l'édition. Chez certains éditeurs, il n'y a plus d'intervention humaine. Et même quand il y en a encore, elle ne permet pas toujours d'éliminer toutes les erreurs. Au chapitre 7 du *Da Vinci Code*, malgré les innombrables rééditions, on sort toujours de la Gare du Nord pour tomber sur le Louvre. Le dernier roman d'Eliette Abecassis commence lui par cette phrase : "Mes cheveux étaient retenus par une queue de cheval !" Pauvre bête !

## Vers la correction post-publication

Nicolas Francannet de [StoryLab](#) a exposé le fonctionnement du circuit de correction d'un pure player numérique. Chez StoryLab, les collections sont très "chartées" : 80 à 100 000 signes divisés en épisodes, ou des nouvelles de 30 à 40 000 signes. Quand un manuscrit est sélectionné ou qu'un auteur a rendu un texte sollicité, il est confié aux directeurs de collection qui travaillent en binôme avec lui, sur la structure, le style, le rythme pour suggérer des coupes ou des ajouts. StoryLab n'hésite pas à sélectionner des textes avec du potentiel, même s'ils vont demander beaucoup de travail. Quand ce passage est fini, le manuscrit passe en correction chez une correctrice extérieure. Plutôt que de travailler sur papier, l'équipe utilise le mode révision de Word pour ajouter des commentaires dans le texte, des annotations... L'équipe travaille sur un fichier plutôt que sur des épreuves ou une copie, via le back-office de leur système de publication. C'est ce fichier Word qui demeure le document de référence et qui génère, quand les corrections ont été intégrées, tous les formats de fichiers dans lesquels les nouvelles sont rendues disponibles pour toutes les plateformes de lecture.

L'avantage, c'est que cela est très souple. Si après la publication un lecteur fait remonter une faute, l'équipe de StoryLab peut la corriger tout de suite, et le fichier est mis à jour immédiatement sur le site, et très rapidement sur les autres plateformes lorsqu'une mise à jour des fichiers leur est envoyée. Le système génère à la volée les PDF, les applications, le livre au format ePub et actualise le site web depuis le fichier Word de référence.

On observe la même chose dans les forums pirates, où des équipes spécialisées se constituent. Bien souvent, ceux qui font les scans de livres, ne sont pas les mêmes que ceux qui passent la couche logicielle d'OCR, qui ne sont pas les mêmes que les relecteurs qui traquent les coquilles, avant validation et publication finale. Les membres n'hésitent pas à signaler les coquilles des livres électroniques lus et les fichiers sont régénérés après intégration des corrections, selon un circuit de relecture finalement très balisé. Des outils de corrections sont partagés : des extensions pour Word ou OpenOffice permettant d'automatiser certaines tâches de corrections s'échangent entre pirates... Permettant d'établir des routines techniques et un circuit de relecture dont ne disposent pas bien des maisons d'édition.

Au Dilettante, par exemple, explique Abeline Majorel, un fan lit tous les romans publiés et leur fait un retour détaillé des coquilles qu'il trouve. Une épreuve de référence ou un exemplaire du livre est conservé pour corriger une éventuelle réédition. La plupart des maisons disent tenir compte du courrier des lecteurs, mais minimisent leur action. Très souvent, les corrections suggérées par les lecteurs s'avèrent être des erreurs, notamment du fait de profonds désaccords, selon les méthodes de correction utilisées, autour des problèmes de concordance des temps dans la langue française. Les corrections signalées sont ajoutées immédiatement, mais beaucoup de fautes signalées n'en sont pas, estime également Nicolas Franconnet pour StoryLab.

Reste qu'autour de la table, tout le monde se désole des coquilles et erreurs que l'on trouve, tant dans les livres électroniques que dans les livres papier. Comment est-il possible de trouver encore des coquilles et des erreurs typographiques, dans des ouvrages qui ont été passés en poches et plusieurs fois réédités, comme c'est le cas de bestsellers tel qu'Harry Potter ?

Pour tous, la correction demeure au cœur du processus de validation éditoriale. Elle distingue profondément l'autopublication de la publication. Mais est-ce encore le cas ? Certains livres techniques de management ou d'informatiques sont désormais traduits à la chaîne en Roumanie ou ailleurs, par des sociétés qui utilisent Google Translate et un correcteur chargé de remettre le livre en forme depuis cette traduction automatique. Dans beaucoup de maisons d'édition, Pro-Lexis est le seul correcteur qui pose son regard sur les livres, avec l'aide d'un assistant d'édition, souvent stagiaire, rarement qualifié pour ce faire. Connaître les règles typographiques ne fait pas de vous un correcteur, tant s'en faut. Les contraintes économiques de production (toujours plus de titres produits par toujours moins de personnes pour toujours un peu moins cher) ont fait chuter le nombre de lectures avant publication d'un manuscrit, et surtout ont fait disparaître la multiplicité des lectures.

Sur les différents forums de correcteurs, comme [Correcteurs@cru.fr](mailto:Correcteurs@cru.fr) (mais il en existe d'autres comme [celui de CategoryNet](#) ou de [LangueFrançaise](#)), ceux-ci se désolent régulièrement des transformations de l'économie de la correction. Ils utilisent les forums surtout pour questionner leurs pairs, évoquer des problèmes précis de sens, de traduction... Certains y expriment leur désir à disposer d'outils pour travailler à deux sur un manuscrit. Nombreux sont ceux qui travaillent pour plusieurs maisons à la fois. Ils expriment aussi souvent leur désir de pouvoir faire appel à des spécialistes extérieurs, pour corriger certaines scènes : scènes chirurgicales où l'auteur n'utilise pas toujours les éléments qu'il décrit correctement, etc.

## **L'économie de la correction a déjà disparu**

La ponctuation quant à elle, bien souvent, donne le sens et le rythme. Elle est le propre de l'auteur. Or, Pro-Lexis ne corrige pas la ponctuation. Dans les manuscrits de jeunes auteurs, l'usage des

virgules, des points-virgules a tendance à disparaître au profit des points d'exclamation voire des smileys. Pourtant, pour certains éditeurs comme StoryLab, la ponctuation est essentielle pour donner du rythme à des nouvelles.

Certains correcteurs ont la conscience professionnelle de faire plusieurs passages. Sur papier, on remarque plus facilement les fautes de sens, d'orthographe, mais moins les erreurs de ponctuation ou de typographie, alors que l'écran, en permettant de grossir les caractères, permet de traquer la coquille. Mais reste-t-il encore des correcteurs qui lisent les textes à l'envers pour mieux voir les fautes ?

Force est de constater que le circuit économique permettant de faire de la correction n'existe plus. La chute des tirages et des ventes moyenne ont fragilisé l'économie de la correction, la faisant bien souvent disparaître. La correction a toujours eu un coût, même s'il a toujours été faible. Mais son faible coût n'a pas empêché qu'il disparaisse. Maintenir le coût de la correction est donc une décision, que la nécessité économique d'augmenter la production pour compenser l'érosion des ventes ne favorise pas. Les logiciels de correction automatique peinent à évoluer, incapables qu'ils demeurent à saisir le sens ou le rythme. Et la seule perspective repose désormais sur la réinvention de la relation aux lecteurs, pour mieux bénéficier de leurs compétences distribuées, post-publication. On pourrait pourtant imaginer inventer des circuits de relecture avec un noyau de lecteurs fidèles, avant la publication, mais étonnement, peu d'éditeurs ont expérimenté quelque chose en ce sens, peut-être par crainte d'une complexification du circuit de production à l'heure où elle se doit d'être toujours plus souple.

Reste que la réactivité est bien différente entre le numérique et le papier. Alors que corriger un fichier qui génère automatiquement des versions est assez indolore, entrer une correction sur un film avant de réimprimer un ouvrage génère au moins le coût de ces films... Et bien des éditeurs n'hésitent pas, dans cette économie fragile du livre, à faire l'économie de la quelque centaine d'euros que cela peut coûter... Beaucoup d'éditeurs traditionnels qui font numériser leurs fonds par des prestataires provenant de pays en voie de développement s'en tiennent à un décoquillage simple via logiciel de correction. Sans vouloir dresser le palmarès d'un concours, les coquilles que l'on trouve dans les livres numériques sont parfois plus nombreuses chez les éditeurs traditionnels que chez certains *pure player* du numérique (mais tous ne sont pas exigeants).

L'économie du numérique, qui est en partie encore plus fragile que le papier car elle repose souvent sur des montants plus faibles, risque de ne pas améliorer une économie de la correction qui a déjà disparu. Assurément, nous allons être contraints de nous y habituer.

*Ce billet n'a - hélas - pas été relu par un correcteur.*

## **15 commentaires à #Bookcamp4 : L'économie de la correction**

1. Je n'ai pas relevé de coquille dans cet article.  
Je valide !

Rédigé par : [Nico Bally](#) | [le 26 septembre 2011 à 13:46](#)

- @Nico : à mon avis tu vas te faire allumer par les commentateurs du Monde. Je suis sûr qu'ils vont m'en trouver une bonne dizaine 😊 .

Rédigé par : [Hubert Guillaud](#) | [le 26 septembre 2011 à 13:49](#)

2. Je me souviens qu'avec « Pour en finir avec la mécroissance » chez Flammarion, c'est moi

qui devait apprendre les codes typo pour faire moi-même la correction des épreuves.  
L'ouvrage n'a hélas – jamais croisé un correcteur.

En fait, ce dont je rêvais ce n'est pas tant d'être corrigé que d'avoir une discussion avec un correcteur. J'ai bien l'impression que cette discussion n'aura jamais lieu.

Rédigé par : [Christian Fauré](#) | [le 26 septembre 2011 à 13:47](#)

3. Merci !!! Justement je ne connaissais pas le circuit français. Malheureusement, cet article montre encore une fois la diminution de la valeur ajoutée des maisons d'éditions. Autrefois un pool d'experts correcteurs, maintenant un logiciel qui bien qu'expert n'arrivera jamais à égaler un homme.

Note :

« ce second correcteur travail sur épreuves » → travaille ?

» même s'ils vont demander beaucoup de retravail » → retravail ?

Rédigé par : [TheSFReader](#) | [le 26 septembre 2011 à 13:53](#)

- @SFReader : corrigé, merci !

Rédigé par : [Hubert Guillaud](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:19](#)

4. J'oubliais : du coup, il ne faut pas s'étonner si des auteurs préfèrent aller voir des pure players plutôt que nos vénérables maisons d'édition ...

Rédigé par : [TheSFReader](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:10](#)

- @SFReader : attention, je n'ai pas dit que les pure players étaient meilleurs sur ce terrain là. Certains oui, font attention... mais j'ai déjà lu des livres de pure player qui arrivaient à me choquer, alors que je ne suis pas très exigeant sur l'orthographe et la grammaire.

Rédigé par : [Hubert Guillaud](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:21](#)

- Je ne voulais pas le dire non plus. Mais juste que là où on pourrait se dire qu'une maison d'édition a une valeur ajoutée plus importante avec des correcteurs professionnels, un pure-player peut espérer atteindre au moins le même niveau en se payant le même logiciel de correction. Si en plus les autres conditions des pure-players sont plus attractives, il y a de quoi donner des idées au plus loyal des écrivains.

Rédigé par : [TheSFReader](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:33](#)

5. Peut-être est-il intéressant de rappeler l'initiative *Distributed Proofreaders* ?  
<http://www.pgdp.net/c/>

Rédigé par : [Alain Pierrot](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:42](#)

6. Si si, des fautes, il y en a, et même plusieurs. Mais comme l'auteur le dit, le billet n'a pas été

corrigé.

En tout cas, tout ce qui est dit ici est très vrai. Et c'est dommage que les éditeurs pensent aujourd'hui pouvoir se passer de correcteurs, car un logiciel comme ProLexis (et non Pro-Lexis) est extrêmement utile, certes, mais jamais il ne corrigera les incohérences d'un récit. Et en effet, il faut savoir l'utiliser.

Atteindre le même niveau de correction en achetant ProLexis, j'aimerais bien voir ça. ProLexis est utile, bien sûr, mais il lui arrive de signaler des fautes qui n'en sont pas et d'oublier des erreurs parfois très importantes.

Ce qui me sidère, en revanche, c'est de voir des gens proposer leurs services de « correcteurs » parce qu'ils sont bons en orthographe. Oui, mais non. Correcteur, c'est un métier. Après, il ne faut pas s'étonner si leurs clients estiment ensuite qu'ils peuvent faire aussi bien, et même parfois simplement avec le correcteur de Word...

Rédigé par : [Vanessa](#) | [le 26 septembre 2011 à 14:44](#)

7. Je regarde un peu de l'autre côté de l'Atlantique le phénomène du « self-publishing » (ie auto-publication).

Ce qui est intéressant en suivant les forums et blogs consacrés, c'est de voir à quel point les auteurs se rendent compte du BESOIN de correction, au même titre que la couverture par exemple, en tant qu'élément différenciant au niveau de la qualité.

Un consensus global semble s'établir là bas sur la nécessité des étapes de corrections pour 1) lutter contre les a-prioris négatifs à l'encontre de l'auto-publication et 2) se démarquer de la « marée d'immondices » (sea/tsunami of crap) due à l'abaissement de la barrière à l'entrée de la publication.

Une nouvelle chance pour la langue et les correcteurs licenciés ?

Rédigé par : [TheSFReader](#) | [le 26 septembre 2011 à 15:01](#)

8. Merci pour cet article intéressant. J'ai appris.  
Bonne journée.

Rédigé par : [etienne](#) | [le 27 septembre 2011 à 07:16](#)

9. Le contrôle de qualité est un de mes reproches récurrents aux éditeurs, pure player ou non, car c'est un poste trop souvent ignoré.

Ce n'est pas le rôle du lecteur de faire remonter les erreurs de typographies et autres coquilles. C'est comme demander aux conducteurs de faire les crash-tests !

Dénonçons ces erreurs plutôt que de les rapporter, cela « forcera » peut-être les éditeurs à prendre en considérations leur image dégradée et agir en amont...

Rédigé par : [Lecteursencolere](#) | [le 27 septembre 2011 à 08:46](#)

10. Hop,

Quelques petites corrections de plus :

Les techniques des uns et des autres peuvent-ils -> peuvent-elles

Trois textes par jours -> par jour

Le plus supprimé de correcteur -> de correcteurs

Les fichiers sont régénérés -> régénérés ?

Certaines tâches de corrections -> de correction

Des bestsellers tel qu'Harry Potter -> tels qu' [tel que s'accorde avec ce qui précède, tel avec ce qui suit]

Voilà déjà pour une première partie, en attendant la relecture de la deuxième partie 😊

Rédigé par : *Benoit Huot* | [le 27 septembre 2011 à 12:27](#)

11. Bonjour voisin,

Intéressante votre note... oui, univers impitoyable que la correction, et les lecteurs, attentifs quand ils aiment la chose écrite, n'ont pas forcément un œil de correcteur, bien particulier « l'œil typo »

Martine,  
pour le blog des correcteurs du Monde.fr  
<http://correcteurs.blog.lemonde.fr/>

Rédigé par : *correcteurs* | [le 27 septembre 2011 à 16:20](#)